

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour tout ce qui a rapport à l'administration et à la rédaction, s'adresser à

HUBERT BRASSARD
Gérant de L'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 12 février 1898

Second semestre

Depuis notre dernier numéro, un ordre de choses presque entièrement nouveau a succédé à l'ancien. Le premier semestre de l'année scolaire a disparu dans le passé, emportant son "examen d'hiver", succès de uns, revers des autres, et l'on s'est remis à l'œuvre.

D'abord, Messieurs les *Physiciens* et les *Rhétoriciens* ont, pendant deux jours, médité leur avenir, scruté les secrets de leurs destinées et réglé l'orientation de leur vie. Rien n'a encore percé de leur décision, aux yeux du commun des mortels. Leur conduite future révélera-t-elle quelque chose ? C'est plus que nous ne pouvons dire. D'aucuns savent si bien s'environner d'un impénétrable mystère ! Que leur secret leur soit léger ! La prudence est la mère de la sûreté. La fin d'année nous dira tout.

Voilà ! mais c'est que nous y marchons, nous y courons à cette fin d'année. Jours, semaines et mois vont maintenant prestement dégringoler. L'année scolaire est semblable à une montagne que le peuple écolier doit franchir : le premier semestre est le côté que l'on escalade péniblement, se cramponnant, comme on peut, s'accrochant souvent à des ronces où l'on se déchire douloureusement faute d'expérience, trébuchant sur le caillou du sentier qui roule dans le ravin, haletant, suant, mais avançant tant bien que mal vers le but. Au sommet la courte halte de l'"examen d'hiver" constate les forces de chacun, sans pourtant panser toutes les blessures ; puis on commence la descente de l'autre versant au bas duquel on aperçoit de loin la plaine riante, couverte de moissons, de fruits d'autant plus variés et plus doux, qu'ils sont plus loin de la main, surtout on y con-

temple avec envie l'Eldorado des vacances. De ce côté tout appelle, tout attire ; on ne voit pas les obstacles ; s'il y en a, on les franchit d'un bond, on marche, on court, on vole ; les examens de fin d'année eux-mêmes perdent de leur aspect terrifiant.

Puisque si rapide est la fuite du temps, il faut redoubler d'ardeur au travail et faire un second semestre parfaitement rempli. Car, après ce temps des études, vient la vie réelle avec son cortège d'efforts souvent impuissants et de devoirs impérieux.

Au milieu de tout cela, n'oublions pas l'éternité qui vient au bout de cette vie courte ou longue, mais toujours suffisante pour mériter le bonheur, si elle est bien employée.

LIVIVS.

Feu l'abbé Horace Lessard
diacre

J'ai souvent entendu dire cette parole des Livres-Saints : " Il est statué que tout homme mourra " ; tous les ans plusieurs personnes de mes connaissances ont disparu de la scène du monde ; j'ai vu mourir plusieurs de mes proches et de mes parents, et jamais je n'ai cru comme je le crois aujourd'hui que, moi aussi, je mourrais. Qui ne le croirait pas en considérant la dépouille mortelle de notre confrère M. J.-Horace Lessard, que la cruelle mort vient d'enlever à notre affection, je devrais dire à l'affection de tous ceux qui l'ont connu ? Quelle leçon pour nous ! ! Il n'y a pas huit jours, plein de vie et d'espérance, il partageait encore avec nous les travaux et les joies du Grand Séminaire ; et, ce matin, il allait " rendre compte de son administration " à son Dieu. Il n'avait pas encore vingt-neuf ans ; cependant il a beaucoup vécu. La vie ne se mesure pas par le nombre des années, mais par le nombre des bonnes œuvres.

Qu'a-t-il fait, dira le monde ? Ce qu'il a fait ? peu de chose en apparence : il a obéi à Dieu et à ceux que Dieu a chargés de le remplacer sur la terre. Le Seigneur lui avait dit comme autrefois à Lévi : " Laisse tout et suis-moi, " et disant adieu au monde et à ses frivolités, il a suivi le Maître sans regarder en arrière ; il l'a suivi avec joie, nous en avons été les témoins. Comme son divin modèle, le zèle de la maison Dieu le dévotait.

Qu'il était heureux lorsque ses cheveux tombaient sous les ciseaux de l'évêque ! Il me semble le voir encore tout joyeux recevoir les ordres sacrés du sous-diaconat et du diaconat. C'est avec une joie indigne qu'il a sacrifié sa jeunesse, qu'il s'est imposé le joug du Seigneur, joug vraiment léger pour lui, et qu'il s'est irrévocablement engagé à travailler à sa vigne.

Dieu a vu sa bonne volonté et il a agréé son sacrifice comme il agréa ceux d'Abel et d'Abraham.

Comment pourrions-nous pleurer en songeant que celui qui nous a édifié pendant tant d'années par sa piété, son obéissance et sa douceur est allé présenter au Père de famille les cinq talents qu'il en avait reçus et les cinq autres qu'il a acquis dans son court voyage ici-bas.

Que ceux qui le pleurent songent à sa joie lorsqu'il s'est entendu dire là-haut : " Bon et fidèle serviteur, tu as été fidèle dans les petites choses, je t'établis sur de grandes. "

SÉMINARISTE.

8 février 1898.

A propos des COMMENTARIA de M. l'abbé L.-A. Paquet

" Exegi monumentum. "

Voilà ce que M. Ls-Adolphe Paquet, professeur à l'Université Laval, Québec, pourrait convenablement placer en exergue sur la couverture des beaux volumes de ses commentaires sur la Somme de saint Thomas d'Aquin. Il n'en fera rien, nous le savons ; il appartient donc à tous ceux qui ont à cœur la gloire de notre pays de rendre hommage au talent transcendant du brillant et profond professeur. Il ne s'agit pas ici de "boomer", mais de reconnaître le vrai mérite.

Nous comprenons que les sujets qu'il traite ne sont pas accessibles à tous les esprits ; il faut de fortes études philosophiques et théologiques pour juger de la valeur d'un tel ouvrage, et nous admettons que, parmi nos savants, et nos littérateurs, assez peu ont la préparation requise pour pénétrer dans le domaine des hautes questions dogmatiques. Qu'on nous permette cependant d'exprimer un regret : c'est que nos écrivains, nos journalistes particulièrement, ne se mettent pas assez en peine de voir un peu de théologie. Souvent il y a des questions religieuses à traiter dans la presse, et il est pénible de voir avec quelle pauvreté de fond et quelle impropreté de forme on parle de ces choses. Nous touchons là peut-être une des raisons pour lesquelles la presse abaisse la plupart du temps ces questions au niveau de questions d'opinion, et y introduit, au profit du parti qu'elle soutient, toutes les misères d'une démagogie sans vergogne. Au milieu du fatras qui en résulte, si